

Francia - Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 28/2

2001

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46285

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MICHEL KERAUTRET

FREDERIC II ET L'OPINION FRANÇAISE (1800-1870)

La compétition posthume avec Napoléon

Napoléon et Frédéric, deux destins exceptionnels, deux grands chefs de guerre, deux souverains législateurs, deux personnalités peu ordinaires, deux légendes. Il y avait là matière, bien sûr, pour un de ces parallèles chers à Plutarque, comme celui d'Alexandre et de César, de Démosthène et de Cicéron, ou pour un de ces exercices scolaires familiers naguère aux lycéens français, Racine et Corneille, Voltaire et Rousseau, Robespierre et Danton ... Ce parallèle s'est imposé très tôt à l'esprit des contemporains, et cela d'autant plus aisément que les deux héros, on l'oublierait peut-être avec le recul, tant les événements se sont précipités à partir de 1789, sont très proches dans le temps: à la mort de Frédéric II, Bonaparte vient tout juste d'avoir 17 ans, et il sert déjà comme lieutenant d'artillerie dans l'armée du roi de France, où l'armée prussienne passe pour un modèle.

Lorsque Frédéric II disparut en 1786, trois ans seulement avant la Révolution, les esprits étaient déjà passablement agités en France. Or, parmi les derniers Français qui firent le pèlerinage à Potsdam pour rencontrer l'ermite de Sans-Souci, plusieurs seraient bientôt des acteurs essentiels des débuts de la Révolution, Mirabeau et Lafayette notamment. D'autres y joueraient un rôle plus modeste, tels Ségur, Lauzun ou Bouillé. En tout cas, la génération qui fit la Révolution française avait eu la tête remplie des exploits de Frédéric, et avait conçu, par le relais d'innombrables anecdotes, une véritable sympathie pour ce personnage hors du commun, mythique déjà, et pourtant contemporain. Vanté par de nombreux représentants de la «philosophie», Voltaire, d'Alembert, Guibert notamment, il était à la mode, et les moins enthousiastes s'étaient bornés à le critiquer tout bas, tels Rousseau et surtout Diderot¹.

1 Sur les rapports de Frédéric II et des philosophes français, on rappellera notamment Christiane MERVAUD, *Voltaire et Frédéric II, une dramaturgie des lumières (1736-1778)*, Oxford 1985; Adrienne HYTIER, *Le philosophe et le despote, Histoire d'une inimitié: Diderot et Frédéric II*, in: *Diderot Studies* n° 6, 1964, p. 55-87; Jacques-Antoine-Hippolyte de GUIBERT, *Eloge du roi de Prusse*, Londres 1787; Honoré-Gabriel Riquetti de MIRABEAU, *De la monarchie prussienne sous Frédéric le Grand*, Londres 1788, 4 volumes in 4°. Voir aussi Emmy ALLARD, *Friedrich der Große in der Literatur Frankreichs mit einem Ausblick auf Italien und Spanien*, Halle (Max Niemeyer) 1913; Stephan SKALWEIT, *Frankreich und Friedrich der Große. Der Aufstieg Preussens in der öffentlichen Meinung des »ancien régime«*, Bonn (Röhrscheid) 1952; Walter BUSSMANN, *Friedrich der Große im Wandel des europäischen Urteils in Deutschland und Europa*, in: *Deutschland und Europa, Festschrift für H. Rothfels*, hg. von W. CONZE, Düsseldorf 1951, p. 375-408; Michel KERAUTRET, «Zum Bild Friedrich II. in Frankreich am Vorabend der Revolution», in: Jürgen ZIECHMANN, *Fridericianische Miniaturen*, vol. 2, Oldenburg (Ziechmann) 1991, p. 203-222.

Frédéric passait pour un ami de la France, parce qu'il se réclamait de sa culture, et les souvenirs de la guerre de Sept ans semblaient lointains. Au reste l'alliance nouée avec l'Autriche en 1756 était toujours restée impopulaire, comme les femmes qui l'incarnèrent, Mme de Pompadour, puis Marie-Antoinette, et la politique étrangère réellement mise en œuvre sous Louis XVI fut loin d'être pro-autrichienne, en tout cas elle se garda bien de favoriser les ambitions de Joseph II, et soutint plutôt les intérêts prussiens en Allemagne, en 1784 notamment. La Révolution, héritant de cet engouement pour Frédéric II, fit de l'alliance prussienne un des espoirs les plus constants de sa politique étrangère, dès 1792, et la paix de Bâle parut confirmer, en 1795, le bien-fondé de cette stratégie. Sous le Directoire, des relations directes purent s'établir, et des ambassadeurs furent échangés, le fameux Sieyès étant même envoyé quelque temps à Berlin. L'image de la Prusse, toujours anoblie par le souvenir du grand roi, restait donc très positive lorsque s'ouvrit, en 1800, une nouvelle ère².

On sait que les relations franco-prussiennes connurent ensuite quelques vicissitudes. Empreintes au départ du même préjugé favorable, qui conduisit Bonaparte à consentir de grands avantages territoriaux à la Prusse, lors du Recès qui redessina la carte de l'Empire germanique en 1803, elles devinrent bientôt plus méfiantes, puis tendues, jusqu'à la rupture de 1806. La défaite sans appel de «l'armée de Frédéric II» à Iéna et Auerstaedt, le dépeçage de l'Etat de Frédéric et l'occupation française, puis la guerre de 1813-1815 qui amena les Prussiens à Paris et dans plusieurs provinces de la France, la crise de 1840, la guerre de 1870 enfin, ne pouvaient manquer de provoquer de vifs soubresauts dans les relations franco-prussiennes. Le souvenir de Frédéric II en fut-il affecté?

Si surprenant que cela paraisse, il semble bien que, sans être tout à fait insensible aux aléas diplomatiques et militaires du XIX^e siècle, l'image de Frédéric II soit beaucoup trop complexe pour s'identifier simplement à celle de l'Etat prussien qu'il a, sinon créé, du moins illustré et fondé comme puissance européenne. Comme au XVIII^e siècle déjà, Frédéric partage les Français, et l'opinion qu'on se fait de lui continue de varier selon les sympathies politiques des uns et des autres, voire selon les appartenances philosophiques et religieuses. Elle fluctue au fil des ans au gré des enjeux de la politique française, les différents partis «instrumentalisant» son souvenir, en particulier dans la confrontation inévitable avec le héros de la France nouvelle, l'empereur Napoléon: de même que, vers 1780, l'idéalisation de Frédéric affirmait en creux la médiocrité de Louis XVI³, de même, notamment lors de la Restauration et sous le Second Empire, les adversaires des Bonaparte exaltent, et cette fois de la manière la plus explicite, les vertus supérieures du grand roi pour mieux abaisser Napoléon. Etant donné la succession rapide des événements et des régimes en France, on ne s'étonnera pas de constater des variations fortes à cet égard. Néanmoins, l'intérêt pour Frédéric II ne se borne pas, au cours de ces années, à la confrontation avec Napoléon, même s'il faut attendre la période suivante et la fin du siècle pour que le roi de Prusse devienne une figure centrale de l'historiographie française.

2 Michel KERAUTRET, *L'image de la Prusse en France pendant la Révolution française, changement et continuité*, in: Otto BÜSCH et Monika NEUGEBAUER-WÖLK, *Preussen und die revolutionäre Herausforderung seit 1789*, Berlin, New York (De Gruyter) 1991, p. 267-300.

3 *Ibid.*, p. 271.

I. 1800-1806

Dans les premières années du siècle, la gloire de Bonaparte est encore trop neuve pour éclipser celle de Frédéric, que lui-même admire d'ailleurs sincèrement. Comme tous les militaires de son temps, il a lu ses campagnes, notamment la guerre de Sept ans, dans les récits classiques de Tempelhof et Lloyd, et il connaît forcément les anecdotes qui ont fait du vieux Fritz une légende vivante, tandis que le régime que lui-même institue, le Consulat, autoritaire et éclairé à la fois, appelle forcément, *mutatis mutandis*, certaines comparaisons⁴.

A cette époque, les relations avec la Prusse sont bonnes, même si la politique «expectante» du cabinet prussien irrite de plus en plus à Paris. Or, dans la pensée diplomatique du Premier Consul, le souvenir de Frédéric II est manifestement très présent. On le voit surgir en 1801, lorsque Bonaparte crut avoir trouvé en Paul 1^{er}, quittant soudain la coalition, un nouveau Pierre III, qui renverserait tout le jeu diplomatique en sa faveur, comme cela s'était passé pour Frédéric en 1762, après la mort subite de la tsarine Elisabeth⁵. On se sert aussi du souvenir de Frédéric pour inciter son successeur à faire preuve de la même audace que son grand-oncle, et Bonaparte ne manque pas de féliciter Frédéric-Guillaume III, lorsqu'il occupe le Hanovre anglais en 1801, au temps de la ligue des neutres⁶. Mais on invoque aussi régulièrement, de manière à vrai dire plus rituelle que réelle, la menace d'une nouvelle alliance franco-autrichienne, semblable à celle de 1756, afin de persuader la Prusse d'entrer dans l'alliance de la République⁷.

Rencontrant à Bruxelles le conseiller prussien Lombard, en 1803, et déployant tous ses talents de séduction pour le gagner à sa cause, Bonaparte met *une grâce infinie à [lui] parler de Frédéric*⁸. Mais quand il faut bien finir par admettre que tous les efforts ont été vains, que la Prusse s'en tient à sa neutralité et refuse de coopérer, Talleyrand (sans doute sous la dictée de Bonaparte) invoque le spectre du grand roi pour mieux déprécier son médiocre successeur: *Ce n'est pas là le coup d'œil du grand Frédéric. Si l'occasion présente est manquée, les regrets viendront, et ils seront vifs autant qu'inutiles*⁹.

Dans l'opinion publique française, Frédéric paraît connaître une nouvelle jeunesse au temps du Consulat, à présent que la page de la Révolution se tourne. Est-ce pour oublier un peu une histoire récente trop mouvementée? On renoue en tout cas avec le souvenir de ces années à la fois proches et très éloignées de l'avant-1789, dont le vieux roi était le seul héros, tandis que les émigrés reviennent et que la société se reconstitue. Moins de vingt ans après la mort de Frédéric, de nombreux témoins restent vivants. Si le jeune savant prussien Alexandre de Humboldt a quitté Paris pour l'Amérique en 1798, et ne reviendra qu'en 1804, l'ambassadeur Lucchesini, arrivé en

4 Ibid., p. 299.

5 Rapport de Lucchesini, ambassadeur de Prusse à Paris, 17 avril 1801. Paul BAILLEU, *Preussen und Frankreich 1795-1807. Diplomatische Korrespondenzen*, tome 2, 1887, p. 38.

6 Edouard DRIAULT, *La politique extérieure du Premier Consul (1800-1803)*, Paris 1910.

7 Talleyrand se sert par exemple très explicitement de ce rappel en mai 1803. Lettre à Laforest, 17 mai 1803, et entretien du 29 mai rapporté par Lucchesini. BAILLEU (cf. note 5), tome 2, p. 144 et 150.

8 Lettre de Lombard à Talleyrand, 16 août 1803. BAILLEU, tome 2, p. 197.

9 Lettre de Talleyrand à l'ambassadeur Laforest, 5 février 1804. BAILLEU, tome 2, p. 242.

France en octobre 1800, a été un intime du vieux Fritz, son commensal et bibliothécaire – il renseigne par exemple Mme de Staël sur son ancien maître. Autres témoins directs, Ségur, Bouillé, Lafayette et bien d'autres sont rentrés d'émigration ou ressortent de l'obscurité. Même Talleyrand, le nouveau ministre des Relations extérieures, s'il n'a pas rencontré Frédéric, a suivi de près les affaires de Prusse, lorsqu'il servait d'intermédiaire, en 1786, entre Mirabeau à Berlin et Calonne à Paris¹⁰.

C'est dans ce mouvement général qu'il faut sans doute replacer toute une série de publications historiques ou littéraires où Frédéric II occupe une place centrale. En 1800, l'ancien ambassadeur Ségur ouvrait son grand ouvrage sur l'histoire récente de l'Europe par un *aperçu de la vie du grand Frédéric, qui illustra son pays, éclipsa ses rivaux, et mériterait peut-être qu'on donnât son nom au siècle qui le vit naître, régner et mourir*¹¹. Puis l'on publie successivement le «Journal» de Guibert en 1803, la correspondance de Frédéric avec d'Alembert en 1805, et surtout, en 1804, les cinq volumes des «Souvenirs» de Dieudonné Thiébault, qui a bien connu Frédéric à Berlin et apporte un témoignage de première main, très circonstancié, et très humain, qui restera un classique, plusieurs fois réédité au cours du XIX^e siècle. Et Jomini donne la même année la première version de son «Histoire des guerres de Frédéric II»¹². On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, de voir Benjamin Constant, écarté de la politique active pour cause d'impertinence à l'égard de Bonaparte, songer à se faire lui aussi, en 1803, l'historien de Frédéric. Ayant lu, assure-t-il, *à peu près tout ce qu'on a publié sur lui*, et tout en se trouvant *bien hardi d'entreprendre un pareil ouvrage*, il commence un livre qui restera cependant inachevé¹³. Quant au jeune Henri Beyle, il mentionne plusieurs fois Frédéric dans son journal intime, et se réfère souvent à lui dans sa conversation, presque aussi souvent, assure-t-il, qu'à son cher Voltaire¹⁴.

Le plus étonnant, pourtant, c'est la popularité de Frédéric au théâtre. Personnage à la fois héroïque et pittoresque, au moins six pièces nouvelles le montrent sur la scène entre 1800 et 1806 – sans compter les reprises, comme celle des «Deux pages», pièce de Dezède et Manteuffel créée en 1789, et rejouée plusieurs fois sous le Consulat et l'Empire. Toutes ces pièces présentent le roi de façon assez conventionnelle et styli-

10 Henri WELSCHINGER, *La mission secrète de Mirabeau à Berlin (1786–1787)*, Paris (Plon) 1900 (paru la même année à Leipzig sous le titre *Mirabeau in Berlin*).

11 Louis-Philippe de SÉGUR, *Tableau historique et politique de l'Europe depuis 1786 jusqu'en 1796*, Paris, an IX, tome 1, p. 46.

12 J. A. H. de GUIBERT, *Journal d'un voyage en Allemagne fait en 1773*, Paris 1803, 2 vols.; Jean LE ROND D'ALEMBERT, *Œuvres complètes*, Paris 1805; Henri de JOMINI, *Histoire critique et militaire des guerres de Frédéric II*, Paris 1804; Dieudonné THIEBAULT, *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, 5 vols., Paris 1804 (Dieudonné Thiébault est le père du général Thiébault, qui évoque lui-même ses souvenirs d'enfance à Berlin au premier tome de ses *Mémoires*, publiés à Paris en 1893).

13 *Lettres à L. F. Huber*, 6 avril et 3 mai 1803. Benjamin CONSTANT, *Correspondance*, éditée par Dominique Verrey, Genève (Slatkine) 1992, tome 1, p. 522 et 526. Cf. Béatrice FINK, *Un inédit de Benjamin Constant, Histoire de Frédéric le Grand roi de Prusse*, in: *Le siècle de Voltaire, hommage à René Pomeau*, Oxford 1987, p. 479 sq.

14 Henri Beyle dit STENDHAL, *Œuvres intimes*, Paris (La Pléiade) 1981, tome 1, p. 410. *Certainement Voltaire m'est plus utile, à moi Français du XIX^e siècle, que Frédéric II, et cependant je parle presque aussi souvent de l'un que de l'autre. Le premier, esprit, le second, grand caractère, mis en position de le prouver et de le faire valoir.*

sée, conformément à l'attente d'un public nourri des innombrables anecdotes qui ont couru à son sujet. Mais il est sympathique, voire émouvant. Benjamin Constant, qui assiste à une reprise des »Deux pages« en 1804, note par exemple: *L'image de Frédéric le Grand produit encore une émotion profonde*¹⁵.

Et Bonaparte? Il ne pouvait ignorer ce climat, d'autant plus que son régime appelait certains rapprochements avec le »despotisme éclairé« de Frédéric. La tolérance ouvertement revendiquée en matière religieuse, en faveur des catholiques et en dépit des idéologues, l'élaboration d'un code de lois, la création de la Légion d'honneur, et bien sûr la gloire militaire faisaient du Premier Consul le digne successeur du roi de Prusse accueillant les jésuites, prescrivant une codification ou créant *Pour le mérite*. Et aussi l'activité incessante, le gouvernement personnel, qui appelaient inévitablement la comparaison à l'esprit des contemporains. Ainsi Fontanes écrit-il à Joubert: *C'est un homme fort semblable à Frédéric. Il ne fait pas que d'une vie toujours occupée*¹⁶.

Le voyageur prussien Reichardt, qui a rencontré les deux hommes, n'est pas de cet avis, mais il reconnaît aller à l'encontre de l'opinion courante: *On l'a souvent comparé, lui, le jeune héros, avec Frédéric, le souverain et héros accompli, et on a cru trouver plus d'une ressemblance entre la façon d'agir et de juger de l'un et de l'autre [...] Mais si l'on a pu les observer de près tous les deux, on se convainc bientôt qu'il n'y a peut-être jamais eu deux hommes plus différents. Pour la physionomie, le caractère, les inclinations, le mode de vie, les activités, ils sont presque entièrement à l'opposé. Le témoin prussien ne leur reconnaît qu'un seul trait en commun, une volonté de fer*¹⁷. Ce jugement, pour intéressant qu'il soit, représente néanmoins une exception, et il paraît surtout l'effet d'une admiration jalouse pour Frédéric.

Bonaparte, que l'on compare si souvent à Frédéric, et qui sans doute ne décourage pas ce parallèle, a-t-il voulu en outre imiter délibérément le roi de Prusse? C'est possible. Il est certain qu'il admirait Frédéric, dont il avait fait placer une statuette dans son cabinet¹⁸. Certains traits de son aspect extérieur ont pu faire croire en outre qu'il s'inspirait de lui jusque dans la vie quotidienne. Le jeune Vigny (né en 1797), grand admirateur de Frédéric pour avoir été bercé dans sa tendre enfance par les récits de son vieux père, ancien officier de la guerre de Sept ans, en était même agacé: *Je ne vis qu'avec humeur Bonaparte prendre chapeau, tabatière et gestes pareils; il me parut d'abord plagiaire*¹⁹. Néanmoins, le Premier Consul ne va pas jusqu'à imiter toutes

15 Lettre à Mme Dutertre, 15 août 1804. Benjamin CONSTANT, Correspondance (cf. note 13), tome 1, p. 622.

16 Lettre écrite à Joubert en 1803. Correspondance de Louis de Fontanes et de Joseph Joubert (1785-1819), Paris (Plon), s.d., p. 75. Pour la curiosité de Bonaparte au sujet des »lois du grand Frédéric« et du »code prussien«, voir les notes de Roederer du 7 vendémiaire an X (septembre 1801) dans le Journal du comte P. L. Roederer, édité par M. VITRAC, Paris 1909, p. 92.

17 Traduit d'après Johann Friedrich REICHARDT, Vertraute Briefe aus Paris 1802-1803, Berlin-Ost (Verlag der Nation) 1981, p. 111-114. Il existe aussi une édition française, sous le titre Un hiver à Paris sous le Consulat (1802-1803), Paris 1896.

18 MENEVAL, Napoléon et Marie-Louise, souvenirs historiques, tome 1, Paris 1844, p. 115. Bonaparte avait demandé en outre au roi de Prusse un buste de Frédéric pour la galerie du Louvre. Selon l'ambassadeur Beurnonville, Frédéric-Guillaume aurait répondu qu'il n'en avait pas! *Je crois donc devoir m'attendre à acheter ce buste, lorsqu'on l'aura retrouvé*, conclut l'ambassadeur. Lettre à Talleyrand, 7 ventôse an VIII (26 février 1800), BAILLEU (cf. note 5), tome 1, p. 523.

19 Alfred de VIGNY, Servitude et grandeur militaires, in: Œuvres complètes, Paris 1993, tome 2, p. 686.

les méthodes de Frédéric: insulté quotidiennement par le journal de Peltier, en Angleterre, il fut peut-être tenté d'envier la liberté d'action du roi de Prusse faisant rouer de coups, à Francfort, un publiciste qui l'avait offensé²⁰!

Il serait abusif de croire cependant que Frédéric fait désormais l'unanimité en France. Le parti catholique persiste à voir en lui le diable qu'il dénonçait déjà de son vivant. Or, le Consulat s'accompagne aussi, à partir du Concordat de 1801, d'un certain retour, certes prudent, des valeurs catholiques. Pour Barruel ou Bonald, Frédéric avait été l'âme d'un complot anti-religieux, avec Voltaire pour principal complice. Soulavie reprend cette idée en 1801. De même, Chateaubriand, dont le «Génie du christianisme» vient si à propos, en 1802, servir les desseins de Bonaparte. Ce courant, qui reste minoritaire, n'en persiste pas moins de façon souterraine, et il ressurgira de temps à autre au cours du siècle²¹.

II. 1806–1814

La guerre franco-prussienne de 1806 représente évidemment une rupture, mais elle est moins forte qu'on pourrait l'imaginer, Frédéric n'étant que partiellement identifié à la Prusse vaincue. Certes, on connaissait en France, dès cette époque, les circonstances du serment sur le tombeau, prêté à Potsdam, lors de l'étrange visite nocturne qu'Alexandre de Russie, le roi de Prusse et la reine Louise avaient rendue en novembre 1805, dans la crypte où ils reposaient à Potsdam, aux mânes du grand roi, annexé ainsi malgré lui, comme un palladium ou une icône, à la cause des ennemis de la France, et proclamé garant de la nouvelle alliance russo-prussienne. Certes, après la victoire d'Iéna, on ne se fit pas faute de renverser, en octobre 1806, lorsque l'on traversa le champ de bataille de Rossbach, la colonne commémorant l'humiliation française de 1757, et la propagande napoléonienne s'en fit discrètement l'écho²².

Mais arrivé à Berlin après Iéna, Napoléon aurait fait présenter les armes à la statue de Frédéric II, *Unter den Linden*, et à Potsdam, il rend à Frédéric une visite émue et respectueuse, s'il faut en croire Thiers, résumant divers témoignages, mais qui en rajoute peut-être un peu: »Il arriva le 24 octobre au soir à Potsdam. Aussitôt, il se mit à visiter la retraite du grand roi ... Napoléon parcourut le grand et le petit palais, se fit montrer les œuvres de Frédéric, chercha dans sa bibliothèque à reconnaître de quelles lectures se nourrissait ce grand esprit, puis alla voir dans l'église de Potsdam le modeste réduit où repose le fondateur de la Prusse [...] Frédéric et Napoléon se rencontraient ici d'une manière bien étrange«.

A vrai dire, il ne faut pas imaginer un tête-à-tête, l'Empereur était accompagné de Berthier, Caulaincourt, Ségur et Duroc. Après avoir médité plusieurs minutes en

20 Cet épisode lui est rappelé alors par son ambassadeur à Londres, Otto. Cité par H. MASPÉRO-CLERC, *Un journaliste contre-révolutionnaire, Jean-Gabriel Peltier (1760–1825)*, Paris 1973, p. 154.

21 Jean-Louis SOULAVIE, *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, Paris 1801, tome 1, p. 202; René de CHATEAUBRIAND, *Essai sur les révolutions*, 1797 (Paris, La Pléiade, 1978, p. 399); Augustin BARRUEL, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Hambourg 1797–1798, en particulier tome 1, p. 12–20 et 190–193.

22 Voir par exemple le 11^e Bulletin de la Grande Armée (19 octobre 1806), repris dans la *Correspondance de Napoléon 1^{er}* (n° 11029); Philippe de SÉGUR, *Histoire et Mémoires*, Paris (Didot) 1873, tome 3, p. 43.

silence, il saisit quelques trophées, sur la tombe selon certaines sources, dans le palais selon d'autres, *faisant prisonnière à Potsdam l'épée de Frédéric* (Chateaubriand), mais aussi sa ceinture (ou son écharpe) de soie et son cordon de l'Aigle noir, qui seraient d'abord confiés au président du Sénat, François de Neufchâteau, venu à Berlin féliciter l'Empereur, puis déposés aux Invalides. »J'aime mieux ces trophées que vingt millions«, aurait dit Napoléon en cette circonstance²³.

Beaucoup de Français firent le même pèlerinage que l'Empereur, tel le futur Stendhal, qui servait dans l'intendance de l'armée, et se souvient encore trente ans plus tard qu'il fut saisi d'un *respect d'enfant en visitant Potsdam et touchant le chapeau percé d'une balle de Frédéric II*. Ségur et Montesquiou sont moins timides, le premier osant même s'asseoir dans le *fauteuil célèbre, témoin de tant de méditations profondes*, le front découvert il est vrai. Quant au second, il s'étonne de trouver *les chambres de ce grand guerrier, de ce sérieux penseur, de ce philosophe stoïque, tendues en soie bleu ciel, en couleurs de rose et lilas tendre* – le rococo était passé de mode²⁴! Mais nul ne s'offusquera, parmi les occupants, lorsqu'à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Frédéric, le 29 janvier 1807, Jean de Muller prononce à l'Académie de Berlin, puis publie en français un exposé »De la gloire de Frédéric«²⁵.

A Paris, cependant, la translation aux Invalides de l'épée de Frédéric II donnait lieu à une belle cérémonie, voulue par Napoléon, qui veille avec soin, depuis la lointaine Pologne, comme l'attestent plusieurs mentions dans sa correspondance avec Cambacérès, et en dépit des exigences quotidiennes de la guerre terrible qui continue contre les Russes, aux détails de son organisation. Le 21 avril, il *estime convenable de ne pas tarder plus longtemps à remettre aux Invalides l'épée et les décorations de Frédéric* (gardées jusque là par le président du Sénat, François de Neufchâteau), et suggère *une petite fête dans une salle des Invalides, qui pourra exciter la curiosité. Vous pourriez faire cela un dimanche, ajoute-t-il, le plus près du 15 mai. Vous feriez porter l'épée et les décorations de Frédéric par le maréchal Moncey*²⁶.

Le 17 mai 1807, donc, en présence de l'archi-chancelier, la *petite fête* fournissait à Fontanes, du reste dûment chapitré par l'Empereur lui-même, l'occasion d'un de ces beaux discours bien balancés dont il avait le secret. La défaite si complète de la Prusse l'invite surtout à méditer sur les jeux de la fortune; *Jouissons d'un si grand triomphe, mais honorons, après les avoir conquis, ces restes de la grandeur prussienne où sont encore empreints tant de souvenirs héroïques, et sur lesquels semble gémir*

23 Adolphe THIERS, Histoire du Consulat et de l'Empire, tome VII, Paris (Paulin) 1847, p. 162; Mémoires intimes de Napoléon 1^{er} par CONSTANT, Paris (Mercure de France) 1967, p. 263; CHATEAUBRIAND, Mémoires d'outre-tombe, édition M. LEVAILLANT, Paris (Pléiade) 1951, tome 1, p. 754; CAMBACERES, Mémoires inédits, publiés par Laurence CHATEL DE BRANCION, Paris (Perrin) 1999, tome 2, p. 106; Philippe de SÉGUR (comme note 22), tome 3, p. 50-51; Georges LACOURGAYET, Napoléon à Berlin, Revue des Etudes napoléoniennes, tome 18, 1922, p. 29-48.

24 STENDHAL, Lettre du 8 novembre 1806, envoyée de Berlin à sa sœur Pauline, Correspondance générale (édition Victor del Litto), Paris (Champion) 1997, tome 1, p. 571; Voyages en France, Paris (Pléiade) 1992, p. 636; Philippe de SÉGUR (comme note 22), tome 3, p. 48; Anatole de MONTESQUIOU, Souvenirs sur la Révolution, l'Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe, Paris (Plon) 1961, p. 91.

25 Correspondance générale de Mme de STAËL, Paris (Klincksieck) 1993, p. 452.

26 Correspondance de Napoléon 1^{er}, n° 12 432.

l'ombre de Frédéric le Grand [...] Le héros de la France n'a pas été moins attendri [que Paul Emile en Macédoine] quand il est entré dans ces palais tristes et déserts [...] On l'a vu saisir avec un religieux enthousiasme cette épée dont il a fait un si noble don à ses vétérans; mais il a défendu que les armes et les aigles prussiennes, que tout cet amas de trophées conquis sur les descendants d'un grand roi traversât les lieux où sa cendre repose, de peur d'affliger ses mânes et d'insulter son tombeau. La défaite prussienne montre, conclut Fontanes, *combien la mort ou la vie d'un seul homme peut ôter ou mettre de poids dans la balance des destinées*, chacun songeant évidemment à Napoléon en Pologne²⁷.

Puis le maréchal Sérurier, gouverneur des Invalides, remerciait l'Empereur au nom des 900 vétérans de la guerre de Sept ans encore hébergés à l'Hôtel, combinant adroitement l'éloge de Frédéric et celui de Napoléon. A cette cérémonie, que l'on avait voulue *auguste, quoique simple*, et fait annoncer dans le Moniteur, *l'affluence était prodigieuse*, s'il faut en croire Cambacérès. L'Empereur, en tout cas, se déclara satisfait²⁸.

Loin d'éteindre l'admiration pour le grand roi, la tension franco-prussienne et la victoire éclatante de la France auraient plutôt ajouté encore à sa notoriété, si l'on en juge par les trois spectacles qui mettent Frédéric II en scène à Paris au cours de l'année 1806. Les années suivantes voient diverses publications qui, mises ensemble, aboutissent à grandir Frédéric par opposition à ses médiocres héritiers. Si la réédition de la « Vie de Frédéric II » par Denina, ou la publication des « Mémoires » du marquis d'Argens, en 1807, se placent dans la tradition des ouvrages antérieurs, et confortent la légende frédéricienne, les livres parus en 1808, qui sont dus à des Prussiens – mais certains sont anonymes –, montrent des successeurs indignes du grand exemple. Outre le mémoire justificatif de Lombard, il faut citer ici à cet égard les « Lettres » de Coelln, et la « Galerie de caractères prussiens » de Buchholz. Dans la même veine, paraissent encore en 1809 les « Mémoires de la comtesse de Lichtenau », la sulfureuse épouse-maîtresse du successeur bigame de Frédéric II, et en 1811 le livre de Dampmartin sur le même Frédéric-Guillaume II²⁹.

Il semble néanmoins que la défaite de « l'armée de Frédéric II » ait tout de même affecté la gloire posthume (militaire surtout) du grand roi. Il est assez naturel, à présent, de comparer ses mérites et ceux du stratège toujours victorieux qu'est Napoléon. Il y a sans doute de la courtoisie dans le parallèle que trace Champelle en 1806, en dédiant à Napoléon une réédition des « Dernières pensées du roi de Prusse » :

27 « Discours prononcé par le président du Corps législatif aux Invalides le 17 mai 1807 », in: Louis de FONTANES, Œuvres rassemblées pour la première fois, Paris 1839, tome 1, p. 318–329.

28 Lettres de Cambacérès des 12 et 18 mai 1807: Jean TULARD (éd.), Lettres inédites de Cambacérès à Napoléon, Paris (Klincksieck) 1973, p. 521 et p. 527; lettre de Napoléon du 28 mai (Correspondance, n° 12667). Pour les détails de la cérémonie, CAMBACÉRÉS, Mémoires inédits (comme note 23), tome 2, p. 147–149. Sur le destin ultérieur de cette épée, qui disparut en 1814, voir la notule de la Revue des études napoléoniennes, tome 20, 1923, p. 86; ou encore l'Eclair du 21 avril 1907 et le Journal des débats du 24 avril 1907.

29 Abbé DENINA, Vie de Frédéric II, 1807 (1^{ère} édition, 1788); (BUCHHOLZ), Galerie de caractères prussiens, 1808; (G. F. von COELLN), Lettres confidentielles sur les relations intérieures de la Cour de Prusse depuis la mort de Frédéric II, 1808; C. J. LOMBARD, Matériaux pour servir à l'histoire des années 1805, 1806 et 1807, Paris 1808; Mémoires de la comtesse de Lichtenau, 1809; A. H. Cabet de DAMPMARTIN, Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, 1811.

*Frédéric n'a fait que conserver un royaume déjà florissant avant lui; vous avez fondé le plus grand empire du monde [...] Un règne de 45 ans à peine a suffi à Frédéric pour donner de bonnes lois à son pays, l'immortel Code Napoléon ne vous a coûté que deux ans de méditations [...]*³⁰.

Quant à Fontanes, qui est, avec Chateaubriand, l'un des porte-parole du retour au catholicisme, il ne résiste pas à la tentation de lier, sans trop insister, la défaite prussienne aux idées religieuses de Frédéric: *Un roi ne peut impunément professer le mépris des maximes salutaires qui garantissent l'autorité des rois – le parallèle étant là aussi favorable à Napoléon, qui a remis en honneur ces nobles doctrines qui réparent tous les maux de l'athéisme et de l'anarchie*. Bonald écrira de même un peu plus tard: *Ce roi philosophe n'a formé qu'un camp, et même mal retranché, et qui a été forcé à la première attaque*³¹.

Les observations de Jomini sont plus techniques, lorsqu'il complète son « Histoire des guerres de Frédéric II », en 1811, d'une comparaison avec les campagnes de Napoléon. Avec le recul, c'est surtout la médiocrité de ses contemporains qui a fait de Frédéric un géant: *Au milieu de la foule d'hommes médiocres qui rampent autour de Frédéric, on voit en effet ressortir ce prince sous une forme colossale*. Mais comparé à celui de Napoléon, son talent militaire paraît médiocre. En 1756, *il manqua le coup décisif au début de la campagne. Si, dans ce moment décisif, il eût eu le coup d'œil perçant et le génie militaire que Napoléon déploya en 1805, en 1806 et en 1809, la guerre aurait pris une autre tournure*. Finalement, *Frédéric ne fut sauvé que par la singulière conduite de ses adversaires ... Un général ordinaire de nos jours, qui se fût trouvé dans la situation de Daun après Kollin, aurait anéanti son adversaire et envahi la monarchie prussienne*³².

Au cours de ces années où culmine la gloire impériale, la statue de Frédéric n'est donc certes pas déboulonnée, mais sa gloire pâlit quelque peu devant le nouveau soleil³³. Le désastre de 1814 allait renverser la perspective.

30 CHAMPELLE, « Hommage à SM l'Empereur Napoléon », en préface à la réédition des Dernières pensées du grand Frédéric. Cité par André MONGLOND, *La France révolutionnaire et impériale*, tome 7, Paris (Imprimerie nationale) 1953, p. 296.

31 FONTANES (comme note 27), p. 321; Louis de BONALD: *Nous avons vu même un roi philosophe, et en laissant à part la gloire militaire que la philosophie ne réclame pas, il lui reste ses soupers philosophiques de Potsdam, ses vers philosophiques de Sans-Souci, ses systèmes de finance et même de justice, qui n'étaient pas trop philosophiques. Ce roi philosophe n'a formé qu'un camp, et même mal retranché, et qui a été forcé à la première attaque. S'il eût été un peu moins philosophe, il aurait fondé une société; c'est une question plus véritablement philosophique qu'on ne pense, si pour assurer la stabilité de cet Etat, l'ignorance du père ne valait pas mieux que la philosophie du fils* (Si la philosophie est utile pour le gouvernement de la société, article du 12 Mai 1810, publié à nouveau dans les *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques*, Paris 1838, tome 2, p. 217 sq.).

32 Henri de JOMINI, *Histoire critique et militaire des guerres de Frédéric II*, cité d'après l'édition de 1818, tome 3, p. 336 et p. 323.

33 La nouvelle traversée de la Prusse par les armées françaises, à la veille de la campagne de Russie, ne semble pas avoir suscité de nouveaux pèlerinages fédériciens, on était sans doute blasé, ou trop préoccupé de l'avenir. Néanmoins, la jeune maréchale Oudinot, passant par Kustrin sur le chemin qui la conduisait à Vilna rejoindre son mari blessé, fut émue de voir, *sur la place d'armes, une croisée tristement historique, à laquelle le père du grand Frédéric fit placer et retenir ce prince, très jeune alors, pendant le supplice de son ami Katt* (allusion à l'épisode fameux de la « désertion » du prince adolescent). Gaston STIEGLER, *Le maréchal Oudinot, duc de Reggio*, Paris (Plon) 1894, p. 178.

III. 1814–1848

Au lendemain de la défaite napoléonienne et de la Restauration, tandis que l'Institut recevait Alexandre de Russie et Frédéric-Guillaume de Prusse en célébrant leurs ancêtres éclairés, Pierre le Grand et Frédéric le Grand³⁴, Napoléon était soumis, pour sa part, aux pires invectives, même de la part d'esprits aussi distingués que Chateaubriand ou Benjamin Constant, pour ne rien dire des folliculaires plus ordinaires³⁵. On ne s'étonnera donc pas de le voir abaisser comme stratège, dans la notice que la «Biographie universelle» de Michaud consacre en 1816 à Frédéric II, où «Buonaparte» est oublié dans le texte et cité seulement dans la bibliographie, pour y être dénigré. En pleine période ultra, le zèle ou la prudence l'exigeaient sans doute. *Comme général et homme d'Etat, Frédéric ne peut être comparé qu'à César [...], [lequel] ne fit pas, dans la tactique des anciens une révolution comparable à celle que Frédéric a opérée dans la nôtre.* Plus loin, répondant à Jomini, l'auteur de la notice écrit que *Frédéric fit des choses très grandes et difficiles avec de fort petits moyens, tandis que Buonaparte a fait des sacrifices inouïs et des pertes immenses pour n'arriver qu'aux plus déplorables résultats*³⁶.

Néanmoins, Frédéric n'est pas non plus le modèle que la Restauration pourrait opposer à Napoléon. Il n'est pas assez bon catholique pour cela, et la contre-révolution continue de lui imputer une grande part de responsabilité dans les origines de 1789. On écrit donc assez peu sur Frédéric aux premiers temps de la Restauration, et il séduit tout au plus les derniers voltairiens et futurs orléanistes. Mme de Staël avait fait de lui un portrait nuancé, dans «De l'Allemagne», écrit en 1810 dans un esprit d'opposition à l'Empire, et publié en 1813. Pour elle, Frédéric II restait évidemment un despote, mais *il introduisit la liberté de penser dans le nord de l'Allemagne [...] et il montra dans presque toutes ses actions la philosophie dont il professait les principes.* Néanmoins, elle fait à son propos une critique modérée du système militaire et du cynisme politique qui pourrait viser également Napoléon. Au-delà, c'est la notion même de «grand homme» qu'elle met en cause: sans doute Frédéric II [comme Napoléon en France], fut-il *l'un des plus beaux dons de ce hasard qui semblait veiller sur la Prusse, mais la nation tout entière s'en reposait sur son roi de son principe d'existence, et semblait devoir finir avec lui*³⁷.

Stendhal, au contraire, qui vit désormais en Italie, invoque plusieurs fois les mânes de Frédéric II, comme l'idéal du bon despote, nécessaire dans un premier temps pour mettre les peuples arriérés sur la voie du progrès, en attendant qu'ils soient

34 Voir par exemple Maurice CROSLAND, *The Society of Arcueil. A view of French science in the time of Napoleon I*, London (Heinemann) 1967, p. 397.

35 François-René de CHATEAUBRIAND, *De Buonaparte et des Bourbons*, Paris 1814; Benjamin CONSTANT, *De l'esprit de conquête et de l'usurpation ...*, Paris 1814. Voir aussi Jean TULARD, *L'Antinapoléon*, Paris (Julliard) 1965.

36 MICHAUD, *Biographie universelle*, tome 15, Paris 1816, p. 587 et 589.

37 Germaine Necker de STAËL, *De l'Allemagne*, Londres 1813, rééd. Paris (Garnier-Flammarion) 1968, p. 130. Cf. Horst MÖLLER, *Wiederholte Spiegelungen: Potsdam, Berlin, Preussen in deutscher und französischer Perspektive*, in: Horst Möller et Jacques Morizet, *Franzosen und Deutsche. Orte der gemeinsamen Geschichte*, München (C. H. Beck) 1996, p. 78–103 (en particulier p. 91–95).

capables d'être libres. Une sorte d'équivalence s'institue chez lui, de ce point de vue, entre Napoléon et Frédéric. Ainsi s'empresse-t-il de noter ce propos d'Italiens qu'il rencontre: *Nous avons besoin de cinquante ans de régime de Napoléon pour faire maison nette [...] Nous pouvons nous faire à un despote, et si c'est un Frédéric II, nous l'adorerons*. D'un point de vue plus personnel, sensible plus que tout à l'énergie des grands hommes (la *virtù*), il admire aussi en Frédéric et en Napoléon *la force de l'âme*³⁸.

Il en va autrement du très royaliste Chateaubriand, qui visite Potsdam lorsqu'il est ambassadeur à Berlin, en 1821. Dans une belle page, très écrite, il fustige *le faux Julien dans sa fausse Athènes, le sophiste à couronne, le prince renégat*. Ces lieux immortalisent à la fois *la saleté du cynisme, l'impudence de l'athée, la tyrannie du despote et la gloire du soldat*. Mais en présence de Frédéric II, lui aussi songe forcément à Napoléon, et il ajoute: *A tout prendre, bien que l'énormité des événements de nos jours ait rapetissé les événements passés, bien que Rosbach, Lissa, Liegnitz, Torgau ne soient plus que des escarmouches auprès des batailles de Marengo, Austerlitz, Iéna, la Moskova, Frédéric souffre moins que d'autres personnages de la comparaison avec le géant enchaîné à Sainte-Hélène*³⁹.

Moins nuancée, la condamnation que prononce Villemain en 1827, dans un parallèle un peu scolaire entre l'empereur romain Julien l'Apostat et le roi de Prusse du XVIII^e siècle. *Julien, par sa haine aveugle contre le christianisme, par son esprit rigide et moqueur, par sa forte volonté qui le fit général et conquérant, malgré son goût pour les études et le repos philosophiques, offre de grands traits de ressemblance avec Frédéric*. Même jeunesse contrainte, même haine des opinions imposées. Mais *Julien eut les mœurs pures et la tête exaltée; Frédéric eut les mœurs corrompues, et le cœur dur*⁴⁰.

A mesure que s'éloigne l'évidence de la catastrophe de 1814–1815, et surtout après la mort de Napoléon, l'empereur et le roi effectuent un retour parallèle. Dans le «Mémorial de Sainte-Hélène», paru en 1823, Las Cases s'étonne que Napoléon ait peu parlé de Frédéric pendant son exil, alors qu'il a gardé le réveille-matin pris à Potsdam. Des quelques dialogues qu'il cite ressort pourtant un mélange d'admiration et d'émulation. Certes Napoléon se place lui-même dans une sorte d'empyrée en compagnie de Frédéric, pour récuser tous les jugements sauf le sien, et méprisant *la foule d'écrivains déclamant contre lui*, il admet: *Si le grand Frédéric se mettait à écrire contre moi, ce serait autre chose*. Mais il est aussi jaloux de sa propre gloire: lorsque Las Cases s'étonne *qu'il n'eût pas fait des efforts pour conserver l'épée du grand Frédéric, mais j'avais la mienne, a-t-il repris avec une douceur de voix et un souris tout particuliers, et me serrant légèrement l'oreille*⁴¹.

En 1823, paraissent aussi des «Mémoires» dictés par Napoléon à Sainte-Hélène, et contenant notamment un «Précis des guerres de Frédéric II». L'Empereur est trop subtil pour dénigrer ouvertement son rival, et il distribue quelques beaux éloges,

38 STENDHAL, L'Italie en 1818, in *Voyages en Italie*, Paris (Pléiade) 1973, p. 236–237 et p. 231.

39 CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe* (cf. note 23), tome 1, p. 107.

40 Abel-François VILLEMMAIN, *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle*, rééd. Paris (Didier) 1849, p. 517.

41 Emmanuel de LAS CASES, *Mémorial de Sainte-Hélène*, édition Marcel Dunan, Paris (Flammarion) 1951, tome 2, p. 571.

notamment pour la bataille de Leuthen. Mais il analyse sans indulgence certaines opérations de Frédéric, et se moque de la fameuse – et fumeuse – notion d'*ordre oblique*. Il est persuadé que *le vieux Frédéric souriait sous cape aux parades de Potsdam de l'engouement des jeunes officiers français, anglais, autrichiens, pour la manœuvre de l'ordre oblique, qui n'était propre qu'à faire la réputation des adjutants-majors*. Dans certaines conversations de Sainte-Hélène (souvent marquées, il est vrai, par une humeur bien explicable), Napoléon, tout en plaçant Frédéric au premier rang des généraux du passé, avec Turenne et Condé, pouvait être plus critique. Il dit par exemple à Gourgaud, à propos des »Instructions« de Frédéric: *Frédéric, tout grand homme qu'il était, n'entendait pas bien l'artillerie [...] Il y a de bonnes choses dans ces instructions, mais c'est écrit trop vite, et pas assez approfondi*⁴².

Le débat sur les mérites respectifs des deux stratèges continue cependant avec l'essai de Carrion-Nisas (1824) et surtout le nouveau livre de Jomini, en 1827, qui les réconcilie aux Champs-Élysées. Il sera désormais banal de réunir au panthéon de l'histoire militaire César, Alexandre, Frédéric et Napoléon, *topos* dont on trouverait mille exemples⁴³.

Dans l'ordre de l'administration intérieure, le dirigisme économique est passé de mode, et l'on ne cite plus guère Frédéric comme modèle, à la différence de ce qui arrivait encore parfois à la fin de son règne, en dépit des vives critiques de Mirabeau dans sa »Monarchie prussienne«. On relèvera pourtant avec curiosité un discours de Vaublanc à la Chambre des députés, en 1823, qui fait l'éloge de l'intervention étatique – surtout, il est vrai, quand elle profite à la noblesse appauvrie: Frédéric II se trouvait enrôlé au service du futur »milliard des émigrés«! Plus étrange encore, le même thème sera repris par Thiers en 1850, à l'appui de la proposition de créer un crédit foncier. Manifestement, l'histoire du règne de Frédéric est alors assez connue pour qu'il serve de magasin d'*exempla* en toutes circonstances⁴⁴.

42 (NAPOLEON), Précis des guerres de Frédéric II, in Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, tome 5 écrit par le comte de Montholon, Paris 1823, p. 163–345; Baron GOURGAUD, Journal de Sainte-Hélène 1815–1818, Paris (Flammarion) 1947, tome 2, p. 267. Pour un commentaire critique des observations de Napoléon, voir Jules MICHELET, Louis XV, Paris 1866, p. 395 et 403–404; ainsi que Werner HEGEMANN, Napoleon oder »Kniefall vor dem Heros«, Hellerau (Jakob Hegner) 1927, p. 179–211.

43 Colonel marquis de CARRION-NISAS, Essai sur l'histoire générale de l'art militaire, 1824; Henri de JOMINI, Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric, 1827.

44 Vincent-Marie Viénot de VAUBLANC, Discours à la Chambre des députés, 31 mars 1823: *C'est dans l'administration du grand Frédéric que l'on voit la pratique de ce principe [...] Ce serait une erreur de penser que son trésor était enfoui dans ses caves. La noblesse de son royaume, après la fameuse guerre de Sept ans, était entièrement ruinée. Il avança, sans intérêts, tous les capitaux nécessaires pour relever les bâtiments et couvrir les terres des animaux indispensables à l'agriculture, il rebâtit les villages, il en donne le détail, et il remarque que des provinces entièrement ruinées se rétablirent en cinq ans, tandis que laissées à leurs seules ressources, après d'autres guerres, il leur avait fallu 40 ans pour se rétablir. Frédéric, qui savait juger des choses et des hommes, qui voyait tout, qui faisait tout lui-même, trouva sans doute dans cette conduite un immense avantage, puisqu'il suivit constamment cette méthode jusqu'à la fin d'un règne aussi long que glorieux. Il en fit même la plus utile et la plus agréable occupation de sa vieillesse [...]* (Archives parlementaires, tome 39, p. 34). Cf. aussi Rudolf von THADDEN, Restauration und napoleonisches Erbe. Der Verwaltungszentralismus als politisches Problem in Frankreich 1814–1830, Wiesbaden (F. Steiner) 1972, p. 213. Adolphe THIERS, Discours du 26 janvier 1850 (Discours parlementaires de Thiers, Paris 1880, tome 8, p. 494–495).

La période de la Restauration se termine pour Frédéric avec la publication de deux grandes biographies, qui ont été précédées, dès 1827, par »l'Histoire de Napoléon« de Norvins. Ce sont »Frédéric le Grand« de Paganel (1830) et, traduite de l'anglais, par Dover, l'»Histoire de la vie privée, politique et militaire de Frédéric II, roi de Prusse« (1834). Paganel ne peut esquiver le parallèle avec Napoléon, mais il introduit un nouveau thème. Sans doute Frédéric n'est-il pas aussi grand général que les trois autres compères, mais il a sur eux une supériorité d'ordre moral. *Qu'Alexandre, que César, que Napoléon se soient illustrés par des conquêtes, on le conçoit facilement: dès leur plus tendre enfance, tout en eux respirait la guerre; la nature elle-même leur avait, en quelque sorte, imprimé cette terrible vocation. Il n'en était pas ainsi de Frédéric: ses goûts, ses études, sa constitution délicate semblaient le vouer à la paix [Il eut peur à Mollwitz, lors de sa première bataille] Avant de vaincre ses ennemis, ce prince eut donc à triompher de lui-même [...] Au reste, quelque brillante que soit la gloire militaire du héros, ce n'est pas là son plus beau titre à l'immortalité il l'a dit lui-même, les travaux du philosophe seront jugés supérieurs à ceux du militaire⁴⁵.*

Quant à Bossange, dans sa préface à la traduction de la biographie de Dover, il renvoie dos à dos les deux grands capitaines, qui se sont assurés certes une gloire éclatante, mais au prix de milliers de vies humaines, et pour des résultats discutables si l'on considère l'intérêt de leurs Etats. En revanche, l'un et l'autre ont accompli une œuvre intérieure utile et durable⁴⁶.

A l'époque de la monarchie de juillet, donc, et alors qu'on célèbre bientôt, et de façon grandiose, en 1840, le retour des cendres de Napoléon, qui coïncide avec le centenaire de l'arrivée au pouvoir de Frédéric II, les controverses s'apaisent. La cause est entendue, l'Empereur est bien un degré plus haut que le roi de Prusse – dans la mémoire des Français en tout cas⁴⁷. Néanmoins, il reste une place pour Frédéric, dont la silhouette est désormais solidement ancrée dans l'imaginaire collectif, comme celle d'un personnage un peu bizarre, voire un type, auquel on peut se référer comme autrefois aux caractères de l'Antiquité. Pour constituer ce personnage plutôt sympathique, le vieux Fritz a remplacé le héros de la guerre de Sept ans. C'est lui que dessine par exemple dans ses Mémoires, en 1825, le comte de Ségur (qui l'a rencontré en 1785), avec ses yeux bleus, son habit usé, sa veste couverte de tabac. *La façon de vivre du roi de Prusse, le ton de sa conversation sont connus de tout le monde, pouvait d'ailleurs écrire en 1828 l'auteur d'un compte-rendu⁴⁸. Lorsque Stendhal se sent l'âme d'un ermite, en 1837, c'est naturellement au roi solitaire qu'il songe: Je ne vis pas dans la société, mais dans les environs de la société, comme Frédéric à Potsdam vivait dans les environs de son armée⁴⁹.*

45 Camille PAGANEL, Histoire de Frédéric le Grand, Paris (Desauges) 1830, tome 2, p. 439.

46 BOSSANGE, préface à la biographie de George Ellis, lord DOVER, Histoire de la vie privée, politique et militaire de Frédéric II, roi de Prusse, tome 1, page XXXVII.

47 Et peut-être aussi pour les Allemands, à cette date. Cf. Viola DÜWERT, Geschichte als Bilder-geschichte? Napoleon und Friedrich der Große in der Buchillustration um 1840, Weimar (VDG) 1997.

48 Louis-Philippe de SÉGUR, Mémoires ou Souvenirs et anecdotes, tome 2, p. 134; Revue française, tome 4, à propos des »Conversations de Bouillé avec Frédéric« parues dans les Tableaux de genre et d'histoire de Jean-François BARRIERE.

49 STENDHAL, Journal, 15 mai 1837, Œuvres intimes (cf. note 14), tome 2, p. 294.

Mais il y a surtout une *image* au sens fort de ce mot, popularisée par de nombreuses illustrations, bien longtemps avant Menzel. Dans «Servitude et grandeur militaires», Vigny voit encore en 1835 le Frédéric de son enfance, *son chapeau avancé sur un front poudré, son dos voûté à cheval, ses grands yeux, sa bouche moqueuse et sévère, sa canne d'invalides faite en béquille*⁵⁰. De même, pour Balzac, le recours à Frédéric évite un long discours pour faire comprendre à son lecteur à quoi ressemble un personnage. *En vous souvenant des figures de Barbé-Marbois, de Morellet, de Frédéric le Grand, vous aurez aussitôt une image exacte de la tête de Minoret*, écrit-il dans «Ursule Mirouet» en 1841. Dans «Une ténébreuse affaire», c'est M. de Chargeboeuf, joli vieillard de 67 ans [...] *Sa figure assez semblable à celle du grand Frédéric*⁵¹.

Quand Frédéric n'est pas cette image, il est, de façon rituelle, l'un de ces héros que l'on continue de citer avec César ou Napoléon, quelquefois de façon en partie négative (l'incarnation du despotisme), mais plus souvent comme l'exemple de l'énergie et de la volonté. Stendhal tient à cette idée, que l'on trouve aussi chez Paganel, que le despotisme est souvent une transition nécessaire. *Avant d'arriver à une constitution, il faut aux Romains vingt ans d'un monarque vigoureux comme Frédéric II*, écrit-il à Adolphe de Marestre en 1831. Et à Sainte-Beuve en 1834: *Avant tout, il faudrait 20 ans de la verge de fer d'un Frédéric II*⁵². Kergorlay, l'ami de Tocqueville, craint plutôt la conjonction de l'autocratie et de la démocratie, dont Frédéric lui semble *avoir laissé en Prusse le premier germe*, mais il ne laisse pas d'admirer *l'alliance de la discussion et de la volonté*, qui caractérise les hommes supérieurs, et que l'on retrouve chez Frédéric et Napoléon. Michelet voit aussi dans Frédéric un de ces hommes qui échappent à la routine, comme un Napoléon ou un Gustave-Adolphe⁵³. Et en 1848, face aux désordres révolutionnaires, c'est encore aux despotes énergiques que Balzac en appelle: *Nous sommes non pas en anarchie, mais en rienchie*, écrit-il le 20 mai. *O Pierre le Grand, Frédéric le Grand, Napoléon le Grand, comme vous devez rire dans vos cercueils!*⁵⁴

Est-ce à dire, néanmoins, que l'histoire et le passé seuls soient en débat, que Frédéric soit devenu pour un Français de cette époque un héros aussi abstrait qu'Alexandre ou César, dans un empyrée où les enjeux politiques concrets ont dis-

50 Alfred de VIGNY, Œuvres complètes (cf. note 19), p. 686.

51 Honoré de BALZAC, La Comédie humaine, Paris (La Pléiade, édition Castex), tome 3, p. 805; tome 8, p. 610. On sait par ailleurs que Balzac avait lu Dover et Thiébault, et qu'il gardait chez lui des thalers prussiens à l'effigie de Frédéric et de ses successeurs: Correspondance, Paris (Garnier) 1969, tome 5, p. 655; Lettres à Mme Hanska, Paris (Laffont-Bouquins) 1990, tome 2, p. 1024. Il est possible enfin que le «Nouveau Palais» construit par Frédéric II à Potsdam, et que Balzac avait pu visiter lors d'un passage à Berlin en 1843, ait servi de modèle au château de Rosembray dans Modeste Mignon (écrit en 1844). C'est en tout cas l'hypothèse formulée par Pierre-Yves BALUT, Modeste Mignon à Potsdam, L'Année balzacienne 1997, p. 303-310.

52 PAGANEL (cf. note 45), tome 2, p. 442: [même s'il est un despote], *tout prince qui répand les lumières et qui enseigne la tolérance élève son peuple pour la liberté*; STENDHAL, Correspondance générale (comme note 23), tome 4, p. 121, et tome 5, p. 348.

53 KERGORLAY, Lettre du 2 mars 1838 à Tocqueville, in: Œuvres complètes de Tocqueville, tome 13-2, Paris (Gallimard) 1977, p. 21; Jules MICHELET, Journal édité par Paul Viallaneix, Paris (Gallimard) 1959, tome 1, p. 455 (entrée du 18 juillet 1842).

54 Lettres à Mme Hanska (éd. PIERROT), Paris (Laffont-Bouquins) 1990, tome 2, p. 845.

paru? Peut-on oublier qu'il a suscité le premier partage de la Pologne, lorsque en 1830–1831, l'insurrection de Varsovie déchaîne les passions à Paris? Thiers, qui plaide pour le réalisme et la raison, et contre toute politique du sentiment, ne manque pas d'en appeler précisément à l'exemple de Frédéric.

Peut-on oublier surtout qu'il a fondé la puissance prussienne, lorsqu'à la frontière française, en Rhénanie, le militaire prussien menace directement la France, et lui interdit tout espoir d'annuler les traités de 1815? Après la révolution de 1830, on a pu craindre une nouvelle coalition des monarchies pour ramener l'ordre en France. En 1840, la crise née au Moyen Orient provoque de nouveau de vives tensions sur le Rhin. Face au risque d'une guerre franco-prussienne, le souvenir de Frédéric II peut être alors invoqué pour conjurer la menace. Ainsi le professeur au Collège de France Eugène Lerminier, dans ses «lettres philosophiques», invite à ne pas renouveler les erreurs de 1756, quand Louis XV combattait en Frédéric un *héros novateur*, et de 1792, lorsque la Prusse *déclarait la guerre à l'esprit novateur*, incarné alors par la Révolution française. Comment les héritiers de Frédéric, éclairés par les philosophes qui font aujourd'hui la gloire de la Prusse, ne reconnaîtraient-ils pas dans la France d'après 1830 la fille de 1792, elle-même continuatrice du grand roi? La Prusse, telle que Frédéric l'a créée, et qui *doit sa rapide puissance aux armes et aux idées*, n'est-elle pas au nord de l'Europe le pendant de la France au midi, *qui n'est pas non plus sans quelque aptitude dans le maniement des armes et des idées*?

Vision idéale, contestée à la même époque, par Edgar Quinet (mais ce dernier vise moins Frédéric II que le nationalisme allemand contemporain) comme par Lamartine, qui incrimine, lui, le grand ancêtre, coupable d'avoir donné à la politique prussienne ce caractère machiavélique et immoral qu'elle a conservé depuis – la critique catholique traditionnelle se colorant ici d'une dénonciation de l'immoralité politique qui a gâté l'Allemagne⁵⁵.

IV. 1848–1870

La période suivante paraît marquée par deux traits dominants. D'abord, de grandes publications de caractère scientifique; puis, avec l'opposition au Second empire, un retour de la polémique sur le couple Napoléon/Frédéric II, ce dernier se trouvant valorisé pour mieux abaisser le fondateur de la dynastie des Bonaparte.

Le gouvernement prussien avait ordonné une édition à la fois monumentale et (enfin) authentique des œuvres de Frédéric II, confiée à Preuss, auteur quelques

55 Adolphe THIERS, Discours à la Chambre des députés, 20 septembre 1831 (Discours parlementaires de Thiers, tome 1, Paris 1879, p. 103); Eugène LERMINIER, Lettres philosophiques adressées à un Berlinoise, Paris 1832, p. 204; Edgar QUINET, De l'Allemagne et de la Révolution, Revue des Deux-Mondes, 1^{er} janvier 1832, repris dans Paul GAUTIER, Un prophète, Edgar Quinet, Paris (Plon) 1917, p. 83–140 (voir en particulier p. 103 sq.); Alphonse de LAMARTINE, Histoire des Girondins, Paris 1847, nouvelle édition, Paris (Plon) 1984, tome 1, p. 202 et tome 2, p. 149. Sur l'image de la Prusse en général au cours de ces années, Ilja MIECK, Das Preussenbild der Franzosen zwischen 1815 und 1870, in: Michel GRUNEWALD und Jochen SCHLOBACH, Vermittlungen. Aspekte der deutsch-französischen Beziehungen vom 17. Jh. bis zur Gegenwart, Frankfurt a. M. (Peter Lang) 1992, p. 281–301; ainsi que la Dissertation de Klaus Rudolf WENGER, Preussen in der öffentlichen Meinung Frankreichs 1815–1870, Göttingen 1979.

années auparavant de la première biographie érudite du grand roi (1832–1834). La publication se poursuivit de 1846 à 1857, et l'on peut penser qu'elle ne fut pas sans influence sur la décision de Napoléon III de faire établir l'édition de la «Correspondance de Napoléon 1^{er}» (1858–1870), même si cette dernière comportait surtout des lettres politiques, alors que les œuvres de Frédéric II n'incluaient que des documents privés.

La publication de Berlin ne passa pas inaperçue en France, elle fut même largement commentée par Sainte-Beuve, l'un des critiques les plus en vue de l'époque, notamment dans deux articles parus en décembre 1850. On ne s'étonnera pas de voir le critique littéraire qu'il était juger avant tout de Frédéric littérateur. Quitte à moquer un peu le *prince métromane*, il salue en lui l'un des meilleurs historiens que nous possédions, et ne ménage pas son admiration au *vrai grand homme, un de ces rares génies qui sont nés pour être manifestement les chefs et les conducteurs des peuples*, même s'il est plus réservé sur le guerrier, souvent pris en faute. S'agissant de la comparaison avec Napoléon, Sainte-Beuve reprend le point de vue de Paganel (qui a été réédité en 1847): Frédéric n'avait pas *cette faculté de géométrie transcendante qui caractérise Napoléon*, chez lui c'est le *caractère moral*, la volonté qu'il faut admirer surtout. Sans être un guerrier né, *il s'est mis au militaire comme il s'est mis à bien d'autres choses*.

Mais Sainte-Beuve ne l'absout pas du partage de la Pologne et regrette son cynisme et son irréligion, le *vice radical de cette sagesse de Frédéric*, où il faut voir peut-être *un reste de grossièreté septentrionale, des taches de bière et de tabac sur les pages de Marc-Aurèle*. Pour mesurés qu'ils fussent, ces articles suscitèrent diverses répliques, du militaire prenant la défense du tacticien au pasteur en désaccord sur l'irréligion⁵⁶.

La publication des «Œuvres» ne manqua pas de réveiller quelques passions du côté des catholiques, obligeant la censure impériale à prendre des précautions pour ménager les jésuites⁵⁷. Mais elle eut surtout pour effet de renouveler l'intérêt pour Frédéric II. Ainsi, Tocqueville, qui prépare son grand livre sur l'ancien régime et la révolution, se fait-il envoyer quelques volumes dans sa retraite, dans l'espoir d'y trouver des réponses aux questions qu'il se pose. Mais il est déçu par *les étroites limites dans lesquelles est renfermée la vue des hommes, même des grands hommes, quand il s'agit de l'avenir [...] Il annonce lui-même l'approche de la révolution, par son langage et ses idées, et ne la voit pas venir*⁵⁸.

Pour Thiers, tout occupé à sa monumentale «Histoire du Consulat et de l'Empire», c'est le parallèle entre Frédéric et Napoléon qui restait l'essentiel. Il ne manque pas de le faire dans le dernier volume, en 1862: *Frédéric est une figure originale et saisissante, à laquelle cependant il manque la grandeur, bien que les grandes actions n'y manquent pas, soit parce que Frédéric, après tout, n'a rien fait que changer la propor-*

56 Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, articles du 2 et du 16 décembre 1850 dans le Constitutionnel, repris dans les Causeries du lundi, tome 3, 1851. La réaction d'un militaire dans le Moniteur de l'armée (6 janvier 1851) et la lettre du pasteur Henry (24 janvier 1852) sont citées dans la Correspondance générale de Sainte-Beuve, Paris, tome 8, 1958, p. 204 et tome 9, 1959, p. 50.

57 Ainsi Mérimée écrivait-il au maréchal Vaillant, en 1858: *Je ne crois pas très prudent de parler trop de la publication prussienne; nous arriverions à traiter de matières délicates et à nous brouiller avec la société de Jésus*. Prosper MERIMÉE, Correspondance générale, Paris, tome 8, 1955, p. 419 et p. 432.

58 Alexis de TOCQUEVILLE, Lettre à Gustave de Beaumont du 3 octobre 1853, Œuvres complètes (édition Jardin), tome VIII-3, p. 160.

tion des forces dans l'intérieur de la Confédération germanique, soit parce que cette figure railleuse n'a point la dignité sérieuse qui impose aux hommes. La grandeur, ce n'est pas ce qui manque à celui qui lui a succédé et l'a surpassé dans l'admiration et le ravage du monde! Il était réservé à la Révolution française de produire un homme qui attirerait autant les regards que Charlemagne, César, Annibal et Alexandre⁵⁹.

A l'inverse, pour les opposants à l'Empire, il pouvait être tentant de rehausser Frédéric pour abaisser Napoléon. On peut déjà lire cela entre les lignes dans la «Nouvelle biographie générale» de Hoefffer en 1857. Si l'auteur ne peut choquer personne lorsqu'il écrit que *Frédéric II fut le grand homme de son siècle et une des figures les plus originales de l'histoire*, s'il se montre bon catholique en critiquant le *disciple trop fidèle de Voltaire*, ayant *affiché pour le christianisme un mépris grossier, indigne d'un homme de sens et surtout d'un roi*, ne vise-t-il pas implicitement Napoléon lorsqu'il souligne que Frédéric *n'a point rehaussé ses exploits et abaissé ceux des autres; il n'a point gardé pour lui l'honneur des victoires et laissé à ses lieutenants la honte des défaites. Il n'a pas cherché à faire illusion à la postérité par un grand étalage de plans, de projets, de combinaisons, etc. Il raconte tout simplement les faits⁶⁰.*

Chez Michelet, opposant patenté, c'est beaucoup plus net. Se documentant sur le 18^e siècle pour son «Histoire de France», il retrouve dans l'histoire de Frédéric par Dover, qu'il lit en 1865, *une lueur de la raison pure*, et il veut rendre enfin justice à *des hommes méconnus jusqu'ici, comme Frédéric le Grand*. Et c'est bien ce qu'il fait dans son «Louis XV», renversant brutalement la hiérarchie habituelle, et retrouvant, lui le républicain, les accents de la Restauration. *Fort ridiculement on le compare à Bonaparte. L'heureux Corse eut la chance unique d'hériter de Masséna, de Hoche, d'avoir à commander les vainqueurs des vainqueurs. Favori du destin, il reçut tout d'abord de la Révolution l'épée enchantée, infaillible, qui permet toute audace, toute faute même. L'armée de Frédéric, qui n'avait fait la guerre que sur les places de Berlin, était dressée sans doute. Mais tout cela n'est rien. Une armée ne se forme qu'en guerre et sous le feu. Son roi, non moins qu'elle novice, l'y conduisit, l'y dirigea, lui apprit plus que la victoire, la patience, la résolution invincible, et en réalité c'est lui qui la forma. Ce que ne fut pas Bonaparte, Frédéric le fut: créateur. Bonaparte eut en main l'instrument admirable, homogène, harmonique, de la France si anciennement centralisée, Frédéric eut en main un damier ridicule*. Emporté par la passion, Michelet, pourfendeur habituel de la tyrannie napoléonienne, justifie le despotisme de Frédéric, car *sans une discipline terrible, la Prusse n'eût jamais subsisté*. Et bien sûr, il ne marchandait pas son admiration au général de la guerre de Sept ans, s'en prenant à nouveau à Napoléon pour lui reprocher l'injuste sévérité de son «Précis».

Quant au jeune historien républicain Pierre Lanfrey, qui déteste Napoléon, il trouve lui aussi des qualités à Frédéric: *l'homme est supérieur au rôle, il n'est pas dupe de sa propre fortune*, tandis que *Napoléon est toujours sur la scène, il est toujours occupé de son personnage [...]* Jusqu'à son dernier jour il porte sur son visage le masque du héros de convention, comme s'il craignait de trop perdre à nous laisser voir l'homme⁶¹.

59 Adolphe THIERS, Histoire du Consulat et de l'Empire, tome XX, Paris 1862, p. 789.

60 (HOEFFER), Nouvelle biographie générale, tome 18, Paris 1858, p. 718.

61 Jules MICHELET, Louis XV, Paris 1866, p. 209, 395, 399, 403 (Pour les critiques adressées au Précis des guerres de Frédéric II, voir plus haut, note 42); Pierre LANFREY, Histoire de Napoléon 1^{er}, Paris

Du côté de certains catholiques, on n'est d'ailleurs guère moins hostile à Napoléon. La différence, pour un Veillot par exemple, c'est qu'il n'oppose pas Bonaparte et Frédéric, *deux despotes méprisant beaucoup l'humanité*, mais les réunit au contraire dans un même opprobre, sous un stigmat commun, la marque infamante de Voltaire. Ni le Concordat d'un côté, ni l'accueil fait aux jésuites de l'autre ne suffisent à les racheter: Bonaparte, *s'il voulut un culte, ce fut en homme de gouvernement, trop éclairé pour être impie à la stupide façon des gens de lettres et de la canaille, qui ne savent pas que tout état social est absolument impossible sans religion. Du reste, ses sentiments religieux ne l'empêchèrent pas plus de persécuter et d'asservir l'Eglise que l'athéisme de Frédéric ne l'avait empêché de recueillir les jésuites*. Quant à Frédéric, il lui fait plus spécialement grief d'avoir dépecé la Pologne catholique⁶².

Les événements de 1866–1871 et les triomphes éclatants de la Prusse renouvelèrent aussi l'intérêt pour le fondateur de sa puissance, et le livre de Paganel trouva là de nouveaux lecteurs, s'il faut en croire la notice consacrée à ce livre par le «Larousse du XIX^e siècle». On peut imaginer que la traduction de l'ouvrage allemand de Klopp, en 1866 («Frédéric II et la nation allemande») répondait aussi à ce besoin. Pour Saint-René Taillandier, qui opte pour la Prusse dans le duel qui l'oppose à l'Autriche «épuisée», c'est bien Frédéric qui a fait de la première *un des plus énergiques serviteurs de l'esprit moderne*. Et lorsque Prévost-Paradol, venu à Berlin à la fin de 1866, croise la statue équestre de Frédéric II, il s'exclame à son tour: *Voilà bien pour ces gens l'Eternel qui les a tirés de la terre d'Egypte et qui leur a donné une belle place parmi les nations de la terre*⁶³.

Néanmoins, l'actualité était trop urgente et fournie pour que les événements du siècle précédent ne parussent pas bien éloignés, malgré les rapprochements inévitables entre les victoires de Bismarck sur l'Autriche, et celles de Frédéric au cours de la guerre de Sept ans. Certes, le professeur prussien Hillebrand s'enthousiasme, de Paris, au spectacle de l'énergie du *Richelieu allemand*, digne de celle de Frédéric en 1756, et assure ses lecteurs français que l'opinion allemande est conquise: *Soudain les idées se sont trouvées étrangement simplifiées. Le gouvernement absolu de la Prusse est oublié, et l'on ne voit plus que l'Etat moderne, l'Etat de Frédéric II, en face de l'Etat qui représente le Moyen Age en Europe*⁶⁴. Il n'est pas certain qu'il ait convaincu des lecteurs de plus en plus inquiets. En tout cas, si la «Revue des Deux-Mondes», jusqu'ici très favorable à la Prusse, suit de près les événements contemporains, au cours de ces années angoissantes, elle ne revient guère à Frédéric autrement que par des allusions. En revanche, lorsque Guizot exprime, dans une brochure de 1868, les craintes que suscite en lui une Prusse redevenue *belliqueuse, ambitieuse et habile*, la référence à Frédéric est explicite⁶⁵.

(Charpentier), 1867, tome 2, p. 336–337. Voir aussi W. KAEGI, *Michelet und Deutschland*, Basel 1936, en particulier p. 145 sq.

62 Louis VEUILLOT, *Mélanges*, 2^e série, I, p. 18. Cité par G. BONTOUX, *Louis Veillot et les mauvais maîtres*, Paris (Perrin) 1919, p. 179.

63 Saint-René TAILLANDIER, *Etudes sur l'Allemagne nouvelle*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1866; Lettre de Prévost-Paradol de janvier 1867, citée par Ludovic HALEVY, *Carnets*, Paris 1935, tome 1, p. 133–134.

64 Kurt HILLEBRAND, *La Prusse contemporaine et ses institutions*, Paris 1867, p. 22.

65 François GUIZOT, *La France et la Prusse responsables devant l'Europe*, Paris 1868 (cf. Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française [1870–1914]*, Paris 1959, p. 18 sq). La publica-

La guerre de 1870–1871, qui abattait le régime détesté, mais au prix d'une grave blessure nationale, ne pouvait que déchirer les patriotes anti-bonapartistes, et brouiller l'image de la Prusse. Michelet reproche à présent à Napoléon d'avoir réveillé les forces endormies de l'Allemagne, sans tirer les leçons du règne de Frédéric II: *Si Bonaparte eût mieux su l'histoire, il aurait vu que, malgré sa roideur apparente, c'est une race variable et très flexible. L'Allemand a été plusieurs fois, par exemple sous Frédéric, le premier soldat de l'Europe*⁶⁶.

D'une manière générale, l'ambivalence domina, dès lors, à gauche en tout cas, admiration et frustration mêlées. Renan, bouleversé par la guerre, voudrait à la fois sauvegarder son amour intellectuel de l'Allemagne et préparer une revanche sur la Prusse, ce qui l'entraîne d'abord à une violente dénonciation du militarisme prussien, puis à une sorte d'auto-flagellation nationale conduisant à d'étranges conseils. Le jeune historien Gabriel Monod restera plutôt sur le terrain de la science⁶⁷.

Les catholiques pouvaient plus aisément concilier leur sentiment national et leur vieille hostilité à la Prusse *péché de l'Europe*, produit du *protestantisme et du philosophisme*. Ces formules sont de Veillot, qui s'en prend aussi vivement à Voltaire, ami de Frédéric II autant qu'ennemi de la religion, et à qui on élève justement une statue place Monge, en août 1870: *A droite, à gauche, en avant, en arrière, ton œil pourra se rassasier de la vue de tes chers Prussiens. Ils sont là comme tu l'as annoncé, leur canon bat les murs des stupides Welches, comme tu l'as désiré*⁶⁸.

La souffrance nationale s'exhale encore en invectives dans les reportages sur l'Allemagne de Victor Tissot, écrits un peu plus tard pour le grand public, et où Frédéric n'est pas épargné: *Si la grande image de Napoléon évoque des pensées d'héroïsme et de gloire, celle de Frédéric n'évoque que des idées de rapine et de ruse, y lit-on entre autres aménités*⁶⁹.

Mais l'épreuve passée, le recours sera plutôt de se mettre plus que jamais à l'école de l'Allemagne, et singulièrement de la Prusse, admirée dès longtemps, à l'Université notamment⁷⁰. Quant à Frédéric II, voici venu pour lui le temps de l'histoire. Déjà, en 1870, le duc de Broglie avait publié dans la «Revue des Deux-Mondes» un article sur la situation diplomatique en 1756, suivi en 1872 d'un article d'Aubertin sur la France de 1757 – après une autre défaite humiliante. En 1873, suivrait la critique du grand livre de Carlyle sur Frédéric, par Etienne, puis toute une série de travaux historiques du duc de Broglie sur la guerre de Sept ans, ainsi qu'un article d'Ernest Lavisse, en 1876, en attendant ses grands livres des années 1890⁷¹.

tion, en 1866, des Mémoires de Frédéric II, roi de Prusse, par Boutaric et Campardon, ne doit rien, en revanche à l'actualité: elle se place dans la suite des grandes éditions mentionnées plus haut.

66 Jules MICHELET, Histoire du XIX^e siècle, tome III, Paris (Calmann-Lévy) 1875, p. 169.

67 Ernest RENAN, article dans la Revue des Deux-Mondes, 15 septembre 1870; La réforme intellectuelle et morale, Paris 1871; Gabriel MONOD, Allemands et Français, Paris 1872 (recueil d'articles parus en 1871); DIGEON (comme note 65), p. 179–215.

68 Louis VEUILLOT, Mélanges, 3^e série V, p. 180. Cité par BONTOUX (cf. note 62), p. 202.

69 Victor TISSOT, Voyage aux pays annexés, Paris (Dentu) 1876, p. 56 sq.

70 Louis REYNAUD, L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle, Paris (Hachette) 1922, en particulier p. 259 sq.; et surtout DIGEON (comme note 65).

71 Albert, duc de BROGLIE, L'invasion de Frédéric II en Saxe et le roi de Pologne, Revue des Deux-Mondes, 15 juin 1870; Ch. AUBERTIN, La France au lendemain de Rosbach, Revue des Deux-Mondes, 15 septembre 1872; Thomas CARLYLE, History of Friedrich II of Prussia, called Frederick the

Pendant plusieurs décennies, la Prusse en général, et Frédéric II en particulier, occuperaient fort les historiens français, qui allaient cesser pour un temps d'être obnubilés par l'obsédante comparaison avec Napoléon. Lavisse, Cavaignac, Denis, Pariset, Paul-Dubois, Waddington, Vidal de la Blache, Welschinger, d'autres encore, sans oublier un peu plus tard Gaxotte et Brunschwig, apportèrent à l'histoire une contribution somme toute assez sereine. Un autre chapitre s'ouvrait donc⁷².

Qu'on nous permette de laisser pourtant le mot de la fin, sur le chapitre que nous avons parcouru, à Pierre Larousse. Entraîné, comme Michelet, par sa haine de Napoléon, il donne l'avantage à Frédéric dans la comparaison des talents militaires, et admire son énergie et sa constance. Mais écrivant en 1872, il se plaît surtout à rappeler que la passion de Frédéric pour la France *survivait à tout*, et cite de lui ce mot réconfortant: *Je ne m'accoutume pas à regarder les Français comme ennemis*. Et à l'heure de la défaite militaire, il n'omettait pas de rappeler que Frédéric s'était mis à l'école de Voltaire⁷³.

Great, 6 volumes, Londres 1859-1865; Louis ETIENNE, Un nouvel historien de Frédéric II, Thomas Carlyle, Revue des Deux-Mondes, 15 janvier 1873; Ernest LAVISSE, Frédéric le Grand, Revue des Deux-Mondes, 15 février 1876.

72 Beate GÖDDE-BAUMANN, Deutsche Geschichte in französischer Sicht (1871-1918), Wiesbaden (F. Steiner) 1971, en particulier p. 103 sq.

73 Pierre LAROUSSE, article »Frédéric II«, Grand dictionnaire universel, Paris 1872, p. 797.